



ThéoRèmes

Enjeux des approches empiriques des religions

14 | 2019

La Bible en littérature: nouvelles approches

Quand l'exégèse des gens de lettres précède celle des exégètes : le cas Judas

Régis Burnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/theoremes/2645>

ISSN : 1664-0136

Éditeur

Association de la revue ThéoRèmes

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain



Référence électronique

Régis Burnet, « Quand l'exégèse des gens de lettres précède celle des exégètes : le cas Judas », *ThéoRèmes* [En ligne], 14 | 2019, mis en ligne le 19 août 2019, consulté le 19 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/theoremes/2645>

Ce document a été généré automatiquement le 19 août 2019.

Licence Creative Commons

ThéoRèmes – Enjeux des approches empiriques des religions est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Quand l'exégèse des gens de lettres précède celle des exégètes : le cas Judas

Régis Burnet

- ¹ Il y a plus de vingt ans, le colloque *La Bible en littérature* de septembre 1994 [Beaude 1997] a exprimé à de nombreuses reprises une certaine conception de l'histoire de la réception. Celle-ci commence à être énoncée dès la p.8 de l'ouvrage qui invite chacun des participants à « décrire chez tel écrivain de leur choix *le travail de réécriture biblique* ». Le mot est lâché : les œuvres littéraires ne sont que des « réécritures », des textes seconds, qui sont comme une reformulation du texte premier qu'est la Bible. Or, que réécrivent les gens de lettres ? Cela n'est pas clairement explicité dans le recueil, mais Pierre-Maurice Bogaert, dans la recension qu'il fit de l'ouvrage dans la *Revue théologique de Louvain* le dit avec sa sagacité coutumière : « Si le penseur chrétien ou le théologien veut avoir une parole pour aujourd'hui, il doit trouver à la dire dans la langue d'aujourd'hui. Et, une fois épuisée l'expression des besoins élémentaires, seul l'art du langage et de l'écriture peut être à la hauteur d'une pensée spirituelle tant soit peu affinée. » [Bogaert 1998, p. 238]. Autrement dit, *litteræ ancillæ theologiæ*, la littérature n'est que la mise en mots d'une pensée élaborée par le théologien, mais qu'il peine à faire advenir à l'expression : la Bible, texte fondateur, est interprétée (au sens herméneutique du terme, en fournissant une interprétation) par des théologiens, et les écrivains se font les interprètes (au sens presque musical du terme) de ce que les premiers ont compris. Cette manière de penser, qui place le théologien en position de supériorité – toujours plus près de la source biblique – est certainement la plus simple, et semble être confirmée par de nombreux exemples. En revanche, elle est aussi parfois remise en cause. Cela ne se passe pas toujours dans ce sens, et cet exposé aimerait l'établir à partir du « cas Judas » qui prouve que, en ce qui concerne ses réceptions les plus contemporaines, ce sont les gens de lettres qui ont précédé les exégètes dans l'interprétation de cette figure biblique.

Qui peut encore condamner l'Ischariote ? La figure de Judas à l'époque contemporaine

- 2 Quand on ouvre des livres d'exégètes sérieux, reconnus et patentés de l'époque contemporaine, on ne peut être que surpris par ce qu'ils déclarent concernant l'Ischariote. En effet, alors que toute la tradition théologique pousse des cris d'orfraie à l'énoncé de son nom en le taxant de traître, de meurtrier et en lui réservant, à l'instar de la *Divine Comédie*, les supplices du dernier cercle de l'Enfer¹, on entend un discours beaucoup plus mesuré chez nos contemporains. Robert Alan Culpepper avance timidement que son comportement peut s'expliquer par le fait qu'il aurait été déçu de voir que Jésus n'était pas capable de mettre les Romains à la porte de Jérusalem². Lane propose de son côté qu'il aurait pu répondre à une simple enquête publique des autorités de Jérusalem (*public appeal* [Lane 1974, p. 496]) pour savoir qui est Jésus et qu'on aurait utilisé son témoignage pour arrêter son maître. C.S. Mann, enfin, voit dans l'acte de Judas la tentative désespérée d'un zélote afin de forcer Jésus à se révéler en le mettant au pied du mur³. Bref, pas de cri de haine, pas de mention des motifs traditionnels, juste un mauvais calcul politique ou une légère erreur d'appréciation.
- 3 À vrai dire, les exégètes ne sont pas les seuls à abandonner les explications traditionnelles qui reposaient sur des considérations morales – Judas est un voleur –, antisémites – Judas est un Juif, on trouve cela dès l'époque de Jean Chrysostome dans son sermon *De Proditione Judæ* –, ou théologiques, – Judas est l'incarnation du mal, et d'ailleurs Luc et Jean affirment qu'il est un diable. Le pape Benoît XVI déclarait en effet dans un sermon donné lors d'une audience générale du mercredi :

Le mystère du choix demeure, d'autant plus que Jésus prononce un jugement très sévère sur son compte : « Malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré » (Mt 26,24). Le mystère s'épaissit encore davantage à propos de son destin éternel, sachant que Judas « pris de remords en le voyant condamné... rapporta les trente pièces d'argent aux chefs des prêtres et aux anciens. Il leur dit : "J'ai péché en livrant à la mort un innocent" » (Mt 27,3-4). Bien qu'il se soit ensuite éloigné pour aller se pendre (cf. Mt 27,5), ce n'est pas à nous qu'il revient de juger son geste, en nous substituant à Dieu infiniment miséricordieux et juste. [Benoît XVI 2006]
- 4 « Ce n'est pas à nous qu'il revient de juger son geste », voilà qui tranche singulièrement avec des millénaires de discours haineux ! Car ce « nous », présent également dans la langue originale italienne – non spetta a noi misurare il suo gesto – recouvre probablement à la fois le nous universel du genre humain, mais aussi le pluralis majestatis, le nous de majesté propre au Pontife romain. Désormais, le Pape s'interdit de trancher et engage ses auditeurs à renoncer aux explications simplistes.
- 5 Que s'est-il donc passé ? Quels théologiens ou quels exégètes ont écrit quels livres pour justifier ce changement radical ? Aucun à la vérité : tout commence par les poètes.

Expliquer, c'est comprendre

- 6 Entre 1748 et 1773, le poète Friedrich Gottlieb Klopstock (1724-1803) s'engagea dans l'un des projets les plus démesurés de la poésie allemande : concurrencer les 12 310 vers de l'Odyssée d'Homère par 19 458 hexamètres dactyliques relatant l'histoire du Messie. C'est

Der Messiah, la Messiade. Et voici ce qu'on lit presque au début du poème (ici dans la traduction de la Baronne de Karlowitz, la seule traduction française complète du texte) :

Abusé par un songe infernal, Judas croit voir son père ; il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles :

« Tu dors, mon fils, tu dors d'un sommeil paisible comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir ! Apprends donc à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards ! Viens, suis-moi, je te soutiendrai... Nous voilà sur le sommet du mont... Regarde comme il se déroule à tes yeux, le vaste empire que le Messie va fonder pour lui et ses bien-aimés. Vois-tu sous les pieds cette chaîne de montagnes boisées dont l'ombre rafraîchit une riante vallée ? La fertilité de ce sol enchanté t'étonne ? Tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans le sein de ces montagnes verdoyantes ! Cette source inépuisable de richesses est le partage de Jean, le disciple chéri du Messie ; et ces collines chargées de grappes pourprées, et ces champs couverts de moissons, que le plus léger souffle fait ondoyer comme les vagues de l'Océan, c'est l'héritage de Simon-Pierre. Arrête tes regards sur cette vaste étendue de pays. Quelle population nombreuse s'agite dans ces brillantes cités, dignes sœurs de la royale Jérusalem ! Les cent bras d'un nouveau Jourdain baignent leurs remparts, et ses flots paisibles leur amènent, sans efforts et sans dangers, les trésors immenses que l'univers leur apporte en tribut. C'est là que le Messie choisira les royaumes qu'il destine à ses autres disciples. Maintenant, examine cette contrée lointaine ; elle est sauvage, inculte, déserte ! De longues nuits, des vents glacés enveloppent sans cesse son sol rocailleux, qui nourrit à peine une végétation languissante et rare ; une neige éternelle dort dans les ravins, et les oiseaux de nuit gémissent sans cesse dans les crevasses des rochers noircis par la foudre ! C'est là, Judas, le partage qui t'attend ! Tu frémis de colère et de rage !... Eh bien ! ose devenir l'artisan de ta fortune, de ta grandeur ! Les chefs d'Israël haïssent le nouveau roi, qui s'obstine trop longtemps à rester pauvre et méprisé ! Ils projettent sa mort !... Feins de seconder leurs desseins, livre-leur le Messie ! Ne crains point qu'ils l'immolent ; n'a-t-il pas dit lui-même qu'il était le fils de l'Éternel ! Force-le à se montrer dans sa toute-puissance ; qu'il anéantisse ses ennemis, et qu'il fonde enfin cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. Alors tu seras le disciple d'un maître redouté, il te donnera la part qu'il te destine. Quelque misérable qu'elle soit, tu la rendras brillante, car l'or des chefs d'Israël t'aura enrichi d'avance, et tôt ou tard ton royaume surpassera en puissance, en splendeur, celui de tes rivaux. Ne repousse point cet avis paternel, ne me réduis pas à retourner parmi les morts le cœur navré de douleur ; ne me condamne pas à pleurer éternellement la honte, l'opprobre de mon fils. » [Klopstock 1849, p. 63-64]

- 7 On voit l'habileté du poète. En adoptant le dispositif littéraire du songe inspiré par le diable – on découvre en effet assez vite que la voix de ce père est bien celle de Satan –, Klopstock laisse en place la dimension démoniaque de Judas. Mais en même temps, il fait entendre une nouvelle voix : « Ne crains point qu'ils l'immolent ; n'a-t-il pas dit lui-même qu'il était le fils de l'Éternel ! Force-le à se montrer dans sa toute-puissance ; qu'il anéantisse ses ennemis, et qu'il fonde enfin cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. » L'intrigue politique est déjà en place.
- 8 Klopstock est-il précédé par un quelconque théologien ? On cite souvent en renfort Hermann Samuel Reimarus (1694-1768), le beau-père de Lessing. Ce dernier agissait des idées que l'auteur de Nathan le Sage publiera de manière anonyme sous le titre *Fragmente des Wolfenbüttelschen Ungenannten* en 1784, en faisant semblant de les avoir trouvés dans la bibliothèque de Wolfenbüttel dont il était le conservateur. Cependant, en lisant le texte, on s'aperçoit que si Reimarus affirme clairement les ambitions messianiques des disciples – c'est le sujet du §53 : [Lessing 1835, p. 152-54] –, il n'évoque

pas Judas. Et d'ailleurs, le poète ne fit pas immédiatement école dans le milieu des exégètes. Il venait sans doute trop tôt.

- 9 Certes, August Neander (1789-1850) paraît ouvrir une porte dans sa Vie de Jésus de 1837 :

Choisi à cause de ses qualités pratiques pour administrer le fonds commun, il aurait pu plus tard devenir un organe très utile pour l'établissement du règne de Dieu. Mais l'égoïsme était plus profondément enraciné en lui que chez ses compagnons et l'esprit de Christ, l'amour de Christ n'exerçait pas sur son cœur la même puissance que sur celui des autres. Ne voyant pas se réaliser ses espérances charnelles, il avait passé peu à peu de l'affection à un éloignement toujours plus prononcé. [Neander 1851, p. 391]

- 10 Mais, dans sa bien plus fameuse Vie de Jésus de 1835, traduite en français par Littré, David Friedrich Strauß révoque en doute cette hypothèse et retourne à la condamnation morale.

Je ne soutiendrai pas que l'amour du gain, en tant que mobile direct, suffise pour expliquer l'action de Judas ; ce que je maintiens, c'est que les évangiles ne signalent ni n'indiquent même d'une façon quelconque un autre mobile ; par conséquent, toute hypothèse de cette nature est destituée de fondement. [Strauß 1856, p. 414]

- 11 Et d'ailleurs, Ernest Renan, qui s'inspire fortement de Strauss, s'engouffre dans la brèche psychologique, et selon son habitude, brode et invente.

D'un cœur moins pur que les autres, Juda aura pris, sans s'en apercevoir, les sentiments étroits de sa charge. Par un travers fort ordinaire dans les fonctions actives, il en sera venu à mettre les intérêts de la caisse au-dessus de l'œuvre même à laquelle elle était destinée. L'administrateur aura tué l'apôtre. Le murmure qui lui échappe à Béthanie semble supposer que parfois il trouvait que le maître coûtait trop cher à sa famille spirituelle. Sans doute cette mesquine économie avait causé dans la petite société bien d'autres froissements. [Renan 1864, p. 217]

- 12 L'acceptation de cette idée fut donc lente et continua tout au long du xxe siècle. Mais, on l'a dit, elle finit par triompher à la fin du siècle.

De Nerval à William Klassen

- 13 Mais voici qu'une autre idée fut elle aussi inventée par les gens de lettres, que l'on voit reprise petit à petit par les exégètes : Judas n'aurait pas trahi, il aurait simplement livré Jésus, quasiment du plein gré de ce dernier. Cette hypothèse est défendue, depuis la fin des années 1990 par William Klassen, qui ne fait que mettre ensemble plusieurs études allant dans le même sens [Klassen 1996, 1999]. L'argument de Klassen est d'abord linguistique. Il s'avise en effet qu'à une exception, les évangiles n'emploient pas le verbe *prodidômi*, qui signifie « trahir », mais un autre composé, *paradidômi*, qui veut dire « livrer ». Et de fait, le grand maître de l'exégèse allemande d'entre-deux-guerres avec Bultmann, Martin Dibelius, avait déjà remarqué que Judas ne saurait rien trahir d'autre que le lieu où se trouvait Jésus [Dibelius 1953]. Ensuite, il propose une explication alternative, avec une très grande prudence. S'appuyant sur Paul qui fait de Dieu l'auteur et le sujet du verbe *prodidômi*, il affirme que les premiers chrétiens ont tout de suite interprété cette livraison comme étant le fruit de la volonté divine : il fallait que le Christ fût livré pour que l'œuvre de salut fût accomplie. Aussi conclut-il :

Les faits nous permettent de conclure que Judas a agi par obéissance à la volonté de Dieu, et que cet acte de livraison est conforme à la volonté de Dieu, car il n'y a pas de doute que Jésus finit par croire et à sa suite les premiers chrétiens, que la

livraison de Jésus était la volonté de Dieu, sinon l'acte même de Dieu. [Klassen 1999, p. 407]

- 14 L'idée est présentée avec une prudence extrême et moult circonvolutions, comme si elle était d'une vertigineuse nouveauté. En fait, on la retrouve chez Gérard de Nerval. Le poète français fit paraître dans *L'Artiste* du 31 mars 1844 un poème intitulé « Le Christ aux Oliviers », repris ensuite dans *Les Filles du Feu* et *Les Petits châteaux de Bohême*. Ce texte s'inspire peut-être d'un texte de Jean Paul (Johann Paul Richter, 1763-1825), le *Siebenkäs*, qui raconte une apparition du Christ en affirmant son absolue dérélition : « J'ai parcouru les mondes, je me suis élevé au-dessus des soleils, et là aussi il n'est point de Dieu ; je suis descendu jusqu'aux dernières limites de l'univers, j'ai regardé dans l'abîme et je me suis écrié : – Père, où es-tu ? mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête que nul ordre ne régit, m'a seule répondu. » [Staël 1968, p. 55] Nerval transpose ce moment de désespoir lors de l'agonie à Gethsémani, qui a toujours été considéré comme l'heure du doute. Le Christ s'écrie :

« Frères, je vous trompais. Abîme ! abîme ! abîme !
Le dieu manque à l'autel où je suis la victime...
Dieu n'est pas ! Dieu n'est plus ! » Mais ils dormaient toujours !...

- 15 L'angoisse est terrible et le Christ apostrophe tout Jérusalem, qu'il désigne de son nom romain de Solyme :

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrante au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le seul – éveillé dans Solyme :
« Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! »
Mais Judas s'en allait, mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites...
Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
« Allez chercher ce fou ! » dit-il aux satellites. [Nerval 1993, p. 440]

- 16 Le retournement est saisissant. C'est Jésus lui-même qui demande à Judas d'être livré – et Nerval maintient dans toutes les éditions de son poème l'italique dans *le seul* qui indique l'étrange relation sacrificielle qui unit Jésus à Judas. Mais l'Iscaïote nervalien n'est pas totalement dégagé des images traditionnelles : il est « pensif », il se trouve « mal payé » et manifeste ainsi son avarice, il est plein de remords. D'ailleurs, il n'accomplit pas son forfait : il faut que cela soit Pilate (qui lui aussi est « seul ») qui prenne l'initiative de l'arrestation.

- 17 Poursuivant l'idée nervalienne, l'opinion que Jésus et Judas aient pu être de mèche fait son chemin parmi les écrivains. Dans cette version du récit évangélique, l'Iscaïote joue le rôle du complice de Jésus qui a besoin de son acte pour sauver le monde. La traduction la plus pure est donnée par Níkos Kazantzákis. Jésus parle :

Ce monde va s'effondrer, qui est le royaume du Malin. Le royaume des cieux va venir ; c'est moi qui l'amènerai. Comment ? Par ma mort. Il n'existe pas d'autre chemin. Ne te cabre pas, Judas mon frère, dans trois jours je ressusciterai. [...] – C'est nous deux qui devons sauver le monde. Aide-moi..[Kazantzákis 1959, p. 432-33]

- 18 S'engage alors un dialogue passionné, car Judas renâcle. Kazantzákis écrit alors cet échange :
- Judas baissa la tête puis, au bout d'un moment :
- Si toi tu devais trahir ton maître, est-ce que tu le ferais ?
- Jésus resta très longtemps songeur. Finalement, il dit :
- Non, j'ai peur que non ; je ne le pourrai pas. C'est pourquoi Dieu a eu pitié de moi et m'a donné la tâche la plus facile : celle de me faire crucifier. [Kazantzákis 1959, p. 433]
- 19 Cinquante ans plus tard, Éric-Emmanuel Schmitt, se souviendra de ce tête-à-tête. Il fait de Judas le meilleur ami de Jésus, et là encore explique la livraison par une demande du Christ :
- Je sors, je vais te vendre au sanhédrin. Faire venir les gardes au mont des Oliviers. Te désigner.
- Je le contemplai et je lui dis, avec autant d'affection que je le pouvais :
- Merci
 - [...]
 - Le troisième jour tu reviendras. Mais je ne serai plus là. Et je ne te serrerai pas dans mes bras.
 - [...]
 - Yehoûdâh, Yehoûdâh, que vas-tu faire ?
 - Me pendre.
 - Non Yehoûdâh, je ne veux pas.
 - Si tu te fais crucifier, je peux bien me pendre !
 - Yehoûdâh, je te pardonne.
 - Pas moi ! [Schmitt 2005, p. 101-102]

Ouverture

- 20 Pour conclure ce rapide exposé sur l'histoire contemporaine de Judas, posons une dernière question : pourquoi sont-ce les poètes et les gens de lettres qui ont été les éclaireurs des commentateurs patentés de la Bible, et pas le contraire ? On peut avancer deux conjectures, une explication littéraire et une explication théologique.
- 21 L'explication littéraire réside dans la singulière construction du récit biblique. Si les textes sont bien ces « machines paresseuses » dont parle Umberto Eco dans *Lector in Fabula* [Eco 1990], force est de constater que les passages évangéliques sont ici hyper-paresseux, fournissent des données contradictoires et demandent une collaboration extensive du lecteur pour répondre aux interrogations qu'ils posent et « remplir les blancs » du texte. Pourquoi Judas trahit-il Jésus ? Pourquoi les grands prêtres qui avaient tout loisir d'arrêter Jésus quand ils le souhaitent auparavant ont-ils besoin de lui ? Pourquoi Jésus n'a-t-il rien fait alors qu'il semblait connaître le traître et l'avoir désigné lors du Dernier repas ? Pourquoi Judas choisit-il ce signe du baiser ? Longtemps sous la coupe des méthodes historiques en constante évolution, l'exégèse a récusé par construction ces spéculations, se contentant d'exposer le texte « en ses blancs » (pourrait-on dire) et refusant de coopérer avec la machine paresseuse. C'était ouvrir un champ à ceux qui n'avaient pas ses préventions.
- 22 L'explication théologique réside dans l'extraordinaire embarras dans lequel l'histoire de Judas jette le théologien. La présence de Judas parmi les Douze a toujours fait difficulté chez les commentateurs. Elle paraît remettre en cause la coexistence des deux natures en Jésus. En effet, si Jésus est vrai homme, mais aussi vrai Dieu, comment a-t-il pu ne pas

faire usage de sa prescience pour écarter Judas, ou, s'il avait voulu lui conserver sa liberté, n'a-t-il pas fait usage de sa miséricorde pour le prévenir et l'empêcher de commettre l'irréparable ? Celle-ci avait été posée dès le II^e par le philosophe païen Celse dans sa critique du christianisme à laquelle Origène répondit : « Un bon général qui commande à des milliers de soldats, dit le païen, n'est jamais livré, ni même un misérable chef de brigands à la tête des plus dépravés, tant qu'il semble utile à ses associés. Mais Jésus, puisqu'il fut livré par ses subordonnés, n'a pas commandé en bon général, et après avoir dupé ses disciples, il n'a pas inspiré à ces dupes la bienveillance, si l'on peut dire, que l'on a pour un chef de brigands. » (*Contre Celse* I, 12). En termes moins choisis, mais peut-être plus clairs, et pour parler comme un humoriste contemporain : comment la Passion, et partant la Résurrection et le Salut dépendent-ils d'un des pires « coups de pute » [Anjou 2015] de l'histoire ? Il y a là quelque chose de l'ordre de l'impensable qu'on a préféré évacuer en rejetant Judas dans les ténèbres extérieures de la faute, de l'avarice et du diabolique. Là encore, cela laissait le champ libre aux poètes et aux écrivains.

BIBLIOGRAPHIE

Arthur Anjou, *Les pires coups de pute de Judas à nos jours, pour ne citer personne*, Paris, Éditions J'ai lu, coll. Libro humour n°1100, 2015.

Pierre-Marie Beaude (éd.), *La Bible en littérature. Actes du colloque international de Metz, septembre 1994*, Paris/Metz, Cerf/Université de Metz, 1997.

Benoît XVI, *Audience générale*, mercredi 18 octobre 2006, www.vatican.va, 2006.

Pierre-Maurice Bogaert, « Revue de *La Bible en littérature*, Actes du colloque international de Metz (septembre 1994) publiés sous la direction de Pierre-Marie Beaude. 1997 », dans *Revue théologique de Louvain*, 29, 1998, p. 237-40.

Régis Burnet, *L'Évangile de la trahison. Une biographie de Judas*, Paris, Seuil, 2008.

R. Alan Culpepper, *Mark*, Macon (GA), Smyth & Helwys, coll. Smyth & Helwys Bible Commentary, 2007.

Martin Dibelius, « Judas und der Judaskuß », *Botschaft und Geschichte gesammelte Aufsätze*, Tübingen, Mohr, 1953, p. 272-77.

Umberto Eco, *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, B. Grasset, coll. Figures, 1990.

Níkos Kazantzákis, *La Dernière Tentation du Christ* (*Ο τελευταίος πειρασμός*), Paris, Plon, coll. Pocket n°2056, 1959.

William Klassen, *Judas : Betrayer or Friend of Jesus?*, London, SCM Press, 1996.

William Klassen, « The Authenticity of Judas' Participation in the Arrest of Jesus », dans Bruce Chilton and Craig A. Evans (dir.), *Authenticating the Activities of Jesus*, Leiden/Boston, Brill, coll. New Testament Tools and Studies n°28.2, 1999, p. 389-410.

Friedrich Gottlieb Klopstock, *La Messiade*, par Klopstock, traduite par la Baronne de Carlowitz, Paris, Charpentier, 1849.

William Lister Lane, *The Gospel according to Mark*, London, Marshall, coll. New London Commentary on the New Testament, 1974.

Gotthold Ephraim Lessing, *Fragmente des Wolfenbüttelschen Ungenannten*, Berlin, Ganderssch, 1835.

C. S. Mann, *Mark : A New Translation with Introduction and Commentary*, Garden City (NY), Doubleday, coll. The Anchor Bible n°27, 1986.

August Neander, *Vie de Jésus*, par A. Néander, traduite de l'allemand par Pierre Goy, Paris, M. Ducloux, 1851.

Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade n°397, 1993.

Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Paris, Michel-Lévy frères, 1864.

Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate*, Paris, Albin Michel, 2005.

Germaine de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.

David Friedrich Strauß, *Vie de Jésus, ou Examen critique de son histoire*, par le docteur David Frédéric Strauss, traduite de l'allemand sur la dernière édition par É. Littré, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, 1856.

NOTES

1. Sur toute l'histoire de la réception [Burnet 2008].
2. « Likewise, Mark offers no explanation of why Judas betrayed Jesus. If Judas shared with the other disciples the expectation that Jesus would overthrow the Romans and establish his kingdom in Jerusalem (cf. 9:33; 10:37), by now he could see that his hope would not be realized. » [Culpepper 2007, p. 487].
3. « One possible explanation presents Judas as a secret-and by now bitterly disappointed-Zealot, seeking to force Jesus into an immediate and dramatic declaration of messiahship. » [Mann 1986, p. 560]

RÉSUMÉS

On pense souvent que la littérature qui traite de religion n'est que la mise en mots d'une pensée élaborée par le théologien, qu'il peine à exprimer : la Bible, texte premier, est d'abord interprétée par des théologiens, et ensuite les écrivains s'emparent de leurs interprétations. Or il n'en va pas toujours ainsi, comme le prouve la réception de Judas Iscariote : de Klopstock à Kazantzakis en passant par Victor Hugo et Gérard de Nerval, ce sont les gens de lettres qui ont précédé les exégètes dans l'interprétation de la figure de celui qui a livré Jésus.

It is often thought that the literature dealing with religion is nothing more than the expression of a thought elaborated by the theologian, which he struggles to express: the Bible, the primary text, is initially interpreted by theologians, and then writers gather their interpretations. But it

is not always so, as the reception of Judas Iscariote testifies: from Klopstock to Kazantzakis through Victor Hugo and Gérard de Nerval, it is the people of letters who preceded the exegetes in the interpretation of the figure of the one who betrayed Jesus.

INDEX

Mots-clés : Théorie de la réception, Judas Iscariote, Nerval, Hugo, Klopstock, Kazantzakis

Keywords : Theory of Reception, Judas Iscariot, Nerval, Hugo, Klopstock, Kazantzakis

AUTEUR

RÉGIS BURNET

Université catholique de Louvain. Institut de recherches Religions, Spiritualités, Culture, Sociétés